



CLASSIQUES
GARNIER

GUEDJ (Jérémy), « [Introduction à la première partie] », *Le Miroir des désillusions. Les Juifs de France et l'Italie fasciste (1922-1939)*, p. 59-61

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15042-8.p.0059](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15042-8.p.0059)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2023. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Tout mouvement d'opinion réagit immédiatement, à chaud dit-on souvent, entraîné par la rapidité des convulsions historiques, devant un événement particulier, marquant et furtif. Les réactions apparaissent souvent passionnées, éphémères, parfois même irrationnelles. Celles-ci n'émergent cependant pas *ex nihilo* et puisent généralement leur source de jugements, d'images, d'idées qui ne sont pas sans se confondre en certaines occasions avec des préjugés, des stéréotypes, ou des *a priori*, images préconçues et figées qui peuvent d'ailleurs être aussi bien positives que négatives. Deux processus directement liés sont ainsi à l'œuvre au sein de l'opinion. Bien plus, il existe en un sens deux formes d'opinion : celle qui se meut devant l'événement, l'inédit, et dont les différentes tendances ne sont pas à l'abri de subir des évolutions contradictoires entre elles et en elles-mêmes. Et celle, moins nettement perceptible mais prépondérante, qui se construit sur le temps long et se nourrit de l'observation de grands thèmes – en l'occurrence l'esprit, la culture et les caractères politiques d'un pays –, observation qui confine parfois à l'image d'Épinal : c'est l'opinion structurée, plus stable. Ces deux formes d'opinion, qui se superposent dans les faits, s'irriguent l'une l'autre, même si l'opinion structurelle semble influencer bien plus souvent sur l'opinion conjoncturelle que l'inverse ; tout au plus la seconde entraîne-t-elle occasionnellement quelques inflexions et corrections ou conduit-elle à admettre quelques exceptions à des systèmes bien huilés. On peut ainsi se forger une image quasi-définitive d'un pays à la suite d'événements véritablement fondateurs, ou, surtout, juger d'une conjoncture à la lumière d'un solide arrière-plan idéologique. Celui-ci est forgé durant des décennies, voire des siècles, par des sources et traditions variées dont l'autorité inébranlable, indiscutable, provient avant tout de l'ancienneté. Se façonne ainsi, pour reprendre un terme classique, un « univers mental¹ » propre à un groupe ou partagés entre plusieurs, les contours de ces groupes étant parfois malaisés à identifier. C'est précisément l'ensemble de ces codes, cette grille de lecture et de représentation que façonnaient ou reprenaient les Juifs français à l'égard de l'Italie, que l'on souhaiterait explorer dans un premier temps.

1 Cf. André Burguière, « L'anthropologie historique », dans Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire* [1978], Bruxelles, Complexe, 2006, p. 159.

Aborder l'Italie ne revenait en effet pas à s'intéresser uniquement ou avant tout aux diverses évolutions de ce pays sur le plan intérieur ou international, en somme à ce qui était le plus susceptible d'influer sur la situation française. À l'heure où régnait la « psychologie sociale », dans son acception d'époque, aussi appelée « psychosociologie », « ethnopsychologie » ou « psychologie collective », avec quelque nuance entre les termes, il s'agissait en fait de scruter, grâce à des méthodes présentées comme scientifiques, les caractères généraux qui déterminaient l'« âme des peuples », selon la classique expression d'André Siegfried¹. Il fallait passer au crible tous les grands champs dans lesquels un peuple donnait la mesure de lui-même, ces champs constituant des référents structurels et structurants pour l'opinion.

Les Juifs de France, à leur manière, n'y échappaient pas et s'adonnaient à de telles analyses. Ils construisaient ou reprenaient à leur compte une vision globale des cadres généraux de l'Italie. Trois grands domaines faisaient l'objet de leur attention : la civilisation de la « sœur latine », la place qu'y occupait le fait religieux et l'évolution politique transalpine. Tous ces aspects, qui présentaient la caractéristique commune de se rapporter aux aspects intérieurs de l'Italie, n'occupaient certes pas tous une place égale dans les considérations. C'est dans une perspective diachronique, embrassant tout l'entre-deux-guerres, que l'on peut examiner ces grands systèmes de représentation pour en distinguer les permanences des mutations, ou du moins des frémissements d'évolution. L'Italie, dans l'« univers mental » des Juifs français comme de l'ensemble de leurs compatriotes, s'inscrivait en effet à la confluence entre des idées ou images atemporelles héritées de siècles de contacts et de représentations, et certains nouveaux traits, refonte provoquée par le bouleversement fasciste, comme si celui-ci sortait l'Italie de son hors-temps et la réinsérait *bic et nunc*, dans le cours du temps contemporain.

L'Italie culturelle, l'Italie éternelle, telles étaient les images que nombre d'Israélites français, aux premiers rangs desquels les intellectuels, contribuaient à alimenter. À aucun moment ils n'oubliaient le passé transalpin, source d'admiration et d'inspiration unique. Soucieux de comparer leur condition à celle de leurs coreligionnaires d'outre-monts, ils dressaient un tableau complet du judaïsme italien, ainsi que des relations judéo-chrétiennes, desquelles semblait se distinguer un net philosémitisme. Il se révélait en revanche plus délicat pour eux de

1 André Siegfried, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950.

cerner l'évolution du fascisme, et certains échappaient difficilement à leurs propres contradictions.

Observateurs étrangers et attentifs, souvent hautement cultivés, les Juifs de France étaient-ils pour autant désintéressés et impartiaux ? L'image de l'Italie qu'ils véhiculaient servait-elle une démonstration, une idée, ou plus, un idéal ?